

**Actes du colloque  
“L’Idée coloniale”  
(13-14 décembre 1996)**

Colonies

Kolonien



Colonias

Colonies

Colonias

**Equipe Langues de l’Université d’Angers  
Maison des Sciences Humaines  
2, rue Alexandre Fleming  
49066 Angers cedex 01  
Tél. 02.41.72.12.10 - Fax : 02.41.72.12.00**



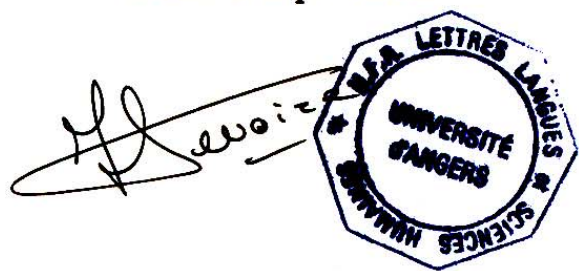
**UNIVERSITÉ D'ANGERS**  
**MAISON DES SCIENCES HUMAINES**  
Faculté des Lettres, Langues et Sciences Humaines

### ATTESTATION OFFICIELLE

J'atteste par la présente qu'une erreur s'est glissée dans la publication des Actes du colloque sur "L'idée coloniale" de décembre 1996. J'avais pensé par erreur que Madame Rosalia Bivona était rattachée à l'Université de Pise.

Elle nous a spécifié qu'il n'en était rien et nous avons donc joint un ERRATUM en ce sens dans les exemplaires restants.

Jeanne DEVOIZE  
Directrice de la publication



## LE DESERT DE LIBYE DE MARIO TOBINO : VERS UNE COLONISATION ANNIHILEE

Rosalia Bivona  
Université de Pise

*In war there are no winners, but all are losers.*  
Sir Arthur Nevill Chamberlain

Tobino<sup>1</sup> *n'est pas* un auteur colonial. *Incipit* plutôt insolite pour une communication à un Colloque sur la littérature coloniale. Comment justifier sa présence ?

Bien que partielle, notre analyse part de deux constatations :

- a) Mario Tobino ne fait pas un discours *de* la colonisation, mais un discours successif, extérieur, donc *sur* la colonisation. Il se situe dans une relation d'extériorité par rapport à son objet en s'efforçant de le décrire d'une façon explicite.
- b) L'absence d'un imaginaire préexistant à l'égard de la Libye : l'Italie ne possède pas dans son *background* un univers mental colonial étendu ni dans le temps ni dans l'espace.

Ces deux constatations initiales nous permettent de formuler l'hypothèse suivante : peut-on parler d'un "colonialisme en négatif" ou "annihilé" ?

Avant tout, jusqu'à quel point est-il légitime de parler d'imaginaire colonial italien ?

Pour répondre il est nécessaire d'évaluer l'épaisseur des rapports mentaux entre l'Italie et la Libye et il faut aussi se poser une autre question : existe-t-il en Italie une

---

<sup>1</sup> Né à Viareggio en 1910, il a exercé la profession de médecin psychiatre. Le roman qui fait l'objet de notre étude *Il deserto della Libia* (Torino: Einaudi, 1955), traduit en français par Simone Mat (Aix-en-Provence: Alinéa, 1989), raconte l'expérience d'un soldat Italien pendant la guerre qu'il fait par devoir, sans enthousiasme, pour ne pas échapper au destin commun.)

littérature coloniale? La réponse, malgré quelques exemples<sup>2</sup>, ne peut être affirmative. C'est un fait symptomatique qui souligne comment l'aventure libyenne a été, à un niveau imaginaire, peu ressentie. Le roman colonial est une marchandise idéale ; il fait aimer le système et si le colonialisme est un système sa littérature en devient la machine vivante.<sup>3</sup>

D'après un "référendum"<sup>4</sup> promu par un périodique nationaliste<sup>5</sup>, il ressort que les personnes convaincues de l'existence et de la valeur d'un roman colonial italien sont peu nombreuses. En effet on ne voulait pas quelque chose de "spécifiquement littéraire", mais quelque chose capable de rehausser l'action coloniale. Aucun but esthétique donc, mais seulement de divulgation et de propagande.<sup>6</sup>

L'exigence de promouvoir une littérature "éducative" et "édifiante" capable de représenter la réalité coloniale sans la transfigurer apparaît évidente.

L'objectif, c'est de créer une image de la colonisation italienne susceptible de prendre ses distances de tout autre précédent (d'où le peu de sollicitation à entrer en contact avec des auteurs étrangers et la recherche, même dans ce domaine, d'une sorte d'"autarcie littéraire").

À côté de ces courants vulgarisateurs il faut aussi considérer le rôle d'auteurs tels que D'Annunzio et Marinetti qui ont voulu fournir de nouveaux langages à la "technique de propagande".<sup>7</sup>

<sup>2</sup> Mario dei Gaslini, *Piccolo amore beduino* (Milano: L'Eroica, 1926).

<sup>3</sup> Cfr. Roland Lebel, *Histoire de la littérature coloniale en France* (Paris: Larose, 1931), cité par Alain Calmes, *Le roman colonial en Algérie avant 1914* (Paris: L'Harmattan, 1984).

<sup>4</sup> *Referendum sulla letteratura coloniale italiana*, in «L'Azione Coloniale», 15 janvier 1931. Le schéma intégral du questionnaire proposé était le suivant :

1. Existe-t-il une littérature coloniale italienne ?
2. Si elle existe, quels en sont les caractères, les tendances, les qualités et les défauts ?
3. Si elle n'existe pas quelles sont les causes de cette absence, quels sont les moyens les plus opportuns pour y porter remède ?

Quel est le roman colonial, parmi tous ceux publiés jusqu'ici en Italie, qui répond le mieux aux caractères d'une saine et efficace littérature coloniale ?

<sup>5</sup> «L'Azione Coloniale» était l'un des périodiques les plus importants largement inspiré par les courants nationalistes et très proche des milieux gouvernementaux.

<sup>6</sup> Cfr. l'essai de Giovanna Tomasello, *La letteratura coloniale italiana dalle avanguardie al fascismo* (Palermo: Sellerio, 1984).

<sup>7</sup> *Ibidem*, pp. 25 - 38.

La poétique futuriste proclamée par Marinetti <sup>8</sup> voit dans l'efficacité de la propagande un des caractères indispensables et essentiels aux manifestations artistiques du mouvement. Cette conception devait être reprise ou, pour mieux dire, intégrée par le régime fasciste, qui utilisait les expédients rhétoriques les plus communs dans un but et par un usage politique.

Cet état de choses a inévitablement provoqué l'étouffement de toute forme d'imaginaire ; en effet la tentative de faire naître une littérature coloniale tout à fait nouvelle se pliant aux exigences et au "style" de l'impérialisme italien se heurte à deux obstacles : l'exotisme et l'érotisme. Ces deux thématiques sont la sève vitale qui a permis l'affirmation de n'importe quelle littérature coloniale, et la volonté de les réprimer les a transformées en deux écueils insurmontables.

Il faut aussi souligner que l'idéologie fasciste n'est à même d'accepter aucun type d'altérité <sup>9</sup>, donc même la dichotomie colonisateur/colonisé tend à être absorbée à l'intérieur d'une entité unique mais comment cohabiter avec l'Autre, si on affirme en même temps la volonté de le supprimer, de le phagocytter ? <sup>10</sup>

Le fascisme commet un double "altéricide" à l'instant où il nie non seulement un peuple, mais aussi une terre, un "ailleurs". La Libye, en effet, n'est pas - comme l'Algérie pour la France - une entité ethnico-géographique à "ajouter" à son propre territoire, mais une entité à

---

<sup>8</sup> Ibidem, pp. 39 - 50.

<sup>9</sup> Tobino écrit : "C'était une considération fréquente que les Italiens méprisaient les Arabes parce que ceux-ci ne se pliaient pas à la mécanique européenne. C'est pourquoi ils les considéraient comme des aveugles misérables et quand ils causaient avec eux ce jugement apparaissait à travers leurs paroles". *Op. cit.*, p. 88. Tous les extraits ont été traduits par nous.

<sup>10</sup> "Mahmud (...) repéra le médecin le médecin major, (...) il dit en un parfait italien (c'était la première fois qu'on entendait un Arabe parler notre langue) qu'il avait un enfant dont les yeux étaient malades, s'il pouvait venir le visiter. Le major (...) répondit (...) de l'amener à la section (...) Mahmud ne prononça pas d'autres paroles ; il s'inclina avec un regard où se succédaient colère, ironie, regret ; il tourna le dos et reparcourut le camp. Lorsqu'il disparut les officiers commentèrent son aspect, ils conclurent que ce devait être un noble et qu'on ne l'avait pas traité comme il fallait. Un lieutenant seulement, fustigé on ne sait pas trop par quoi, dit que les arabes devaient être humiliés". Ibidem, pp. 22-23.

recupérer parce que mutilée, soustraite en des temps lointains.<sup>11</sup>

Or, synthétisant le message de Tobino, quand un état colonial n'arrive pas à créer au point de vue littéraire une expectative, un "horizon d'attente"<sup>12</sup> et d'une façon plus générale, un univers mental collectif, il devient pour les individus - sans un support imaginaire adéquat - un fardeau insupportable. L'inconscient fonctionne aussi sur la base de l'idéologie dominante, ou pour mieux préciser, sur la base de l'"idéologie", néologisme contenant l'Idéal et le Moi.

### *Un roman a-colonial*

Après ce préambule on se rend compte que *Le Désert de Libye* mérite d'être lu au moins pour deux bonnes raisons :

- a) le témoignage.
- b) l'économie de l'écriture.

a) Tobino écrit en témoin; en 1941 il se trouvait en Libye en qualité de médecin. Son jugement est symptomatique d'un tournant aussi bien en ce qui concerne la littérature coloniale que la littérature fasciste. Il transparaît de ses pages un jugement impitoyable sur ce régime qu'il trouve tellement vulgaire qu'il en est dégoûté et consterné. Même sans déplacer le lieu d'énonciation, la parole de Tobino s'oppose à la conception de la littérature coloniale. En effet à travers son discours, c'est toujours la colonie qui parle, et du côté du colonisateur, mais la parole n'est pas titanique, conquérante, elle est au

---

<sup>11</sup> "Le sol arabe, marqué par les vestiges romains, est donc un ancien territoire de la romanité sur lequel s'est superposée la culture islamique négatrice de la civilisation préexistante qu'elle tente de supprimer de cacher et d'oublier en attribuant l'oeuvre considérable dans sa majesté et sa perfection, à l'intervention d'Allah." Ibidem, p. 80.

<sup>12</sup> Cf. H. R. Jauss, *Pour une esthétique de la réception* (Paris: Gallimard, coll. Tel, 1978).

contraire frustrée, affligée par la pression de contradictions objectives.

b) Nous sommes en face d'une écriture essentielle où l'énonciation se situe en un processus dynamique. La parole de Tobino est par certains aspects une "parole blanche"<sup>13</sup>, réduite à un "degré zéro", où le discours - dialogue ou monologue peu importe - permet à la parole du personnage de s'attribuer une autonomie qui réduit celle du narrateur.

*Le désert de Libye* est composé de vingt et un textes dont la cohérence se base sur l'inscription dans la durée d'un temps et d'un lieu unique, suffisamment vaste pour susciter leur diversité et en même temps suffisamment circonscrit pour le contenir.

Nous mettrons en évidence deux aspects :

1. le narrateur est enfermé circulairement dans un contexte de totale indifférence et de dégoût pour la question libyenne, pour le moment historique : tous les personnages vivent passivement une guerre absurde, un non-sens de l'existence.

2. La crédibilité du discours de Tobino se base sur le paradigme historique.

Ce sont deux aspects qui coexistent et se mêlent dans le roman : *l'incipit* nous semble particulièrement significatif :

f L'ordre d'appel arrive, mais on ne sait pas pour qui faire la guerre.

f Pour les fascistes ?

f Et si on n'est pas fasciste ? Le personnage - par prudence - n'a jamais dit qu'il ne l'était pas.

f Aller à la guerre ? Mieux vaut ne pas y aller pour ne pas favoriser la victoire des fascistes.

f L'ordre d'appel vous y oblige.

f Déserter serait pire.

f Une solution : se faire réformer.

f Il faut alors être pistonné par ceux qui détiennent le pouvoir, c'est-à-dire les fascistes.

<sup>13</sup> Il est impossible de ne pas percevoir des analogies avec *L'Étranger* de Camus publié en 1942.

f Donc s'humilier, s'agenouiller, les aduler et leur être reconnaissant.

f Il reste la simulation, mais il n'est pas facile de construire une maladie que l'on n'a pas.

f On laisse alors le destin suivre son cours et on expie le péché de qui ne s'est pas révolté contre la dictature.

C'est sur cette absurde impuissance que pivote tout le roman.

*Le désert de Libye* semble construit comme un cercle en fonction de la fin et du commencement, de façon à enfermer les personnages dans une absurde incapacité de résister à un destin historique inéluctable. C'est justement cette incapacité, aux tons que nous pouvons définir comme camusiens, qui permet aux personnages de supprimer la conscience du temps.<sup>14</sup> A l'appui de notre affirmation citons quelques lignes de la dernière page

Et malgré tout il y a eu en Libye aussi des héros, purs, soldats, humains. Les uns n'ont pas abandonné leur ami, les autres sont morts pour rien, tout en le sachant. Simple geste, sans idéal, si non celui humain, délicat, dans le miroir du destin qui le regardait.<sup>15</sup>

Le modèle du héros chez Tobino n'est pas le modèle nietzschéen; son héros à lui, c'est un anti-héros qui vit dans une anti-histoire parce qu'il lui est impossible de partager la mort, la guerre, la bêtise fasciste.<sup>16</sup> La philosophie nietzschéenne est faite sur mesure pour "l'homme colonicus", et a su donner au roman colonial la sérénité nécessaire pour se développer. *Le désert de Libye* au contraire, ne présente que des vaincus, des victimes, destinés à la défaite et à la peur : les Libyens sont vaincus parce que colonisés, et les Italiens ne sont pas des

---

<sup>14</sup> "Le bruit circule que les Anglais sont déjà à Agedabia. maintenant les Italiens commencent à s'éveiller et à jurer, mais encore ils ne pensent pas, fonction dont ils semblent destinés à être incapables. (...) On voit maintenant ce que cela veut dire ne pas avoir d'idées, avoir construit sa vie sur de faux concepts." Tobino, cit., p. 113.

<sup>15</sup> Ibidem, p. 214.

<sup>16</sup> "Les officiers font tous les salamalecs possibles pour éviter de penser ; ils refusent le raisonnement comme une nourriture avariée." Ibidem, p. 107.



vainqueurs<sup>17</sup> mais des victimes. Ils n'ont aucune certitude du lendemain historique, politique et ils n'ont même pas celle de survivre tout court.<sup>18</sup> L'héroïsme dont parle Tobino n'est ni titanique ni homérique, mais "humain, trop humain", c'est celui du lieutenant Marcello. D'ailleurs il y a mille moyens pour décrire une guerre, mais ce n'est pas une raison pour qu'il existe un mode d'emploi. La guerre, est-ce peut-être une sorte de marque infamante à transmettre de génération en génération ? Le sentiment d'appartenir à une unicité collective, traversée toutefois par quelques lueurs de conscience individuelle ?

### *"Noyaux durs" et "amalgames"*

L'espace textuel est ainsi circonscrit et sa fragmentation le rend, du premier coup d'oeil, lacuneux. Si le lecteur ressent cette sensation c'est parce que le sujet énonciateur est fondamentalement aliéné, mais justement grâce à son activité énonciative il cherche à se rapporter à son Moi, à l'Autre et à l'Histoire.

Les vingt et un micro-récits qui composent le roman jouissent d'une autonomie interne tout en montrant une homogénéité grâce aux différents "amalgames" capables d'assurer une cohérence textuelle globale.

Sur la base de cette hypothèse, on pourrait affirmer que chaque récit possède une sorte de "noyau dur" qui engendre une fragmentation du discours, car il s'agit d'une mosaïque d'impressions, de souvenirs, de faits réels et concrets.

---

<sup>17</sup> "Où était passé ce patriotisme si héroïque? Il s'était terminé dans les ambulances, il s'était tapissé de croix rouges. Il y avait eu une marche triomphale, mais à rebours. On aurait cru assister à un film de la décadence romaine lorsque l'empereur gras, voluptueux, pâle, commence à percevoir exactement la réalité et amorce une fuite inutile tandis que les colonnes en carton tombent, les tables dressées par les convives en fuite, et les trophées pompeux deviennent tout à coup des objets solitaires et ridicules et que l'empereur s'enfuit, mais en vain, parce que les soldats qui vont le poignarder sont déjà arrivés". Ibidem, p. 116.

<sup>18</sup> "Car cette parole n'avait ni conviction ni dignité, et se prosternait dès que le plus fort brillait, n'ayant rien à maintenir ni à défendre ; c'est une attitude particulière aux Italiens que d'avaloir leur salive devant les parades." Ibidem, p. 104.

Ces "noyaux durs" donnent au texte une certaine densité et en même temps de la stagnation et de la fixité. On pourrait aisément identifier dans chaque "noyau dur" un personnage : l'ophtalmologiste Beluschi, le lieutenant Nitti, Oscar Pilli, Mahmud, la jeune fille arabe, le colonel Sacchetti, Favaccia, Benedetto, le général Fondò, l'officier d'ordonnance Antonio, l'infirmier Ghezi. Ces personnages n'ont ni une histoire, ni une identité complète, ils manquent de profondeur psychologique. Mais dans leur caractère fragmenté il y a un collant qui les unit : le lieutenant Marcello. Il a un rôle de sujet-base, cause de prolifération d'autres sujets et - en même temps - d'oubli pour lui-même, jusqu'au point de confier sa propre mémoire à l'écriture d'un autre Je énonciateur :

Cet épisode m'a été raconté par Marcello quelques jours avant de mourir près de Tobruk. Je me souviens que pendant qu'il parlait il faisait retentir de temps à autre un éclat de rire comme pour essayer de cacher une pudeur qui le harcelait sans arrêt.<sup>19</sup>

Pendant le processus narratif le lieutenant Marcello s'est incontestablement "vidé" de sa mémoire<sup>20</sup>, en l'émiettant dans les différents "noyaux", et en même temps il a cherché sa *propre* cohérence et celle de sa situation - c'est-à-dire du réel historique qui l'environne - à l'intérieur de ces séquences mobiles et interchangeableables.

Le personnage du lieutenant Marcello doit remplir la fonction de "collant" au sein de la situation narrative. La presque totalité de la narration, qui pivote presque toujours autour de la troisième personne, passe à travers lui. On sait bien que tout discours fait recours à des processus métalinguistiques qui amènent à la réflexion et à l'interprétation du discours fait par le sujet, permettant ainsi d'établir quelques rapports de signification. Notre intention est d'en montrer certains qui nous semblent

---

<sup>19</sup> Ibidem, p. 199.

<sup>20</sup> "Ici, à vrai dire, le lieutenant Marcello, d'après ce qu'il m'a dit, ne se souvenait pas bien, il voyait tout comme à travers l'eau, comme un nageur sous l'eau qui garde les yeux ouverts ; ensuite, à l'aube, il se réveilla complètement et il commença avec peine à faire ses comptes". Ibidem, p. 200.

particulièrement significatifs pour le rôle qu'ils jouent à l'intérieur de la narration.

Tout d'abord le refus, voire même la dérision de l'évasion exotique et la volonté de donner une image réaliste de l'expansion coloniale.<sup>21</sup>

La France, vis-à-vis de l'Algérie, a opéré une colonisation ; l'Italie, par contre, une croisade. Une croisade qui n'était ni sentie, ni voulue, ni rêvée.<sup>22</sup> La Libye avec son affreux désert est *inquiétante, sinistre, troublante*, dans le sens freudien de *Unheimlich*, ainsi une force centripète se déchaîne, éloignant mentalement - puisqu' elle ne peut pas le faire physiquement - les personnages tobiniens hors de cette terre où ils vivent une Odyssée sans gloire.<sup>23</sup>

### *Colonialisme et désert : deux ordres superposés et isomorphes.*

La nature de la représentation de cette domination ne peut pas faire abstraction du désert qui représente en même temps un espace et une *Weltanschauung*. Est-il alors

<sup>21</sup> "Certainement Marcello, depuis ce matin feutré de soleil, comme par des rayons infinis et plissés, où il était descendu du paquebot en Libye, avait été fasciné par ce monde si vivant de silence et plus les jours s'écoulaient plus la fascination trouvait des racines dans la sagesse de ces moeurs, dans la voluptueuse méditation dont les Arabes sont capables. A ceci s'ajoutait que les oasis sont faites de couleurs légères et limpides, les palmiers se balancent ivres dans le ciel, et celui qui y habite (ou peut-être c'était la nature de Marcello qui dans les oasis avait trouvé sa nourriture) est amené par l'imagination à s'écouler naturellement dans un fleuve de danses d'amour qui avec grâce se transforment en scènes de guerre sanglantes avec des chevaux furieux l'un contre l'autre et des lames aiguisées qui s'envolent vers la chair moite de l'ennemi ; (...) le paysage qui entourait [Marcello] n'avait pas de couleurs, le sable et les choses se confondaient dans les mêmes coloris ternes et si vraiment une couleur apparaissait, par exemple le rouge, c'était du sang ; en effet un drapeau de cette couleur qui pendait d'un fortin tout nu à côté du campement retenait ainsi les regards, tout comme le sang du torero resté sur l'arène." Ibidem, pp. 82-83.

<sup>22</sup> "Avec le stratagème facile de se dire tous des héros, ils sont tous très contents. Pour redevenir des hommes ils auront encore besoin de beaucoup de coups de bâton. Il est pénible de refouler une lâcheté si enracinée et confortable". Ibidem, p. 109.

<sup>23</sup> "Le cimetière dans le climat fasciste est ce qui donne la gloire. Pour les commémorations. Du premier coup d'oeil on évalue le sacrifice. Il ne faut pas le dire mais c'est ainsi. Pour faire s'émuvoir il faut un beau cimetière. Ils citent ton nom, tu es un héros, tu seras promu et repromu". Ibidem, p. 174.

légitime de se demander comment situer ce désert-espace-textuel par rapport aux contingences ? Peut-il permettre au personnage de retrouver un accord avec le monde ? Notre réponse est négative.<sup>24</sup> Contrairement à ce qui se passe pour le roman colonial français, où le désert est un espace pur qui permet le plein épanouissement du héros, nous sommes ici en face d'un désert en tant que lieu du présent historique, un présent qui n'est pas de victoire mais de défaite.<sup>25</sup> Cet "espace minéral"<sup>26</sup> intervient dans la mise en scène du roman sans être ni choisi ni voulu. Il a été imposé, tout comme la campagne de Libye.

La mise à nu des éléments ramène à un temps de genèse où toute trace humaine est effacée<sup>27</sup>, rendant vains les efforts de ceux qui veulent occuper, coloniser ce territoire. La mission coloniale est dépourvue de tout désir de gloire, mais elle existe en tant que mission de l'armée qui doit se rendre garante de l'ordre italien, ordre cependant lointain.<sup>28</sup> Tellement lointain qu'il fait vivre aux personnages

<sup>24</sup> "Les Italiens ont tracé une route qui va de la Tunisie jusqu'en Egypte. La guerre de 1940-43 avança sur cette route. Elle traversait le désert, immobile, une terre sans larmes, suie limpide. Celui qui est sur un véhicule roulant sur cette route éprouve le déracinement de ses rêves, de ses souvenirs ; les fantaisies les plus lointaines se lèvent de ce sépulcre. Pendant cette guerre il arrivait de voyager sur des véhicules pendant des jours et des jours, le lieu du départ était pareil à celui de l'arrivée, c'est-à-dire un point dans le désert. Il arrivait que l'âme se montrât peuplée comme une foire. Cela arrivait à tout le monde, soldats et officiers." Ibidem, p. 133.

<sup>25</sup> "... il n'essayèrent rien pour échapper à l'encercllement anglais car ils étaient heureux de devenir prisonniers et d'en finir finalement avec le désert, dont ils étaient très fatigués. Ils étaient également très fatigués de cette confusion dont ils n'arrivaient pas à bien comprendre ni le comment ni le pourquoi, mais ils sentaient qu'elle existait." Ibidem, p. 115.

<sup>26</sup> "La Marmarica est une immense dalle grise. Le bourdonnement sourd et sans arrêt du soleil, et, quand celui-ci disparaît, la lune, immobile, silencieuse, éclaire ce paysage sans plantes." Ibidem, p. 159.

<sup>27</sup> "Le maudit ghibli de la Marmarica rendait tout le monde fuligineux." Ibidem, p. 212. Et encore "Muzruk, la capitale du Fezzan, est un pays enfoncé dans le Sahara ; il est composé, à part les quelques maisons éparpillées dans les "jardins" d'une route très large qui serpente dans un léger virage, une route bordée de frêles abris qui n'est rien, si on la compare à une rue d'une grande ville, mais puisque on arrive du désert impitoyable qui l'entourne, des oasis les plus éloignées, elle s'enflamme d'un espoir, ou d'une hallucination : on a l'impression d'être dans la rue la plus tumultueuse. Après le paysage spectral on voit dans une frêle tige la vie d'un chaîne." Ibidem, pp. 145-146.

<sup>28</sup> "Les Allemands ne s'arrêtèrent même pas une minute à Tripoli, ils se dirigèrent vers leur ennemi qui avait les premières ramifications au milieu du désert de Syrtes, vers Naufilia, et pour une quantité de raisons en partie justes et en partie fausses celui-ci n'avait pas profité de notre débâcle pour arriver définitivement à Tripoli. En effet il y serait arrivé tranquillement dans ces

une ivresse a-temporelle qui est inévitablement en contraste avec la chronologie du récit. Le hiatus entre discours et narration reproduit dans la structure même du texte un double mouvement avec le Moi et avec le monde.

Le désert est un espace intermédiaire de frontière entre le Rien et quelque chose, la terre et la mer.<sup>29</sup> Mais si la force du désert est liée à son vide, il est alors légitime de se demander jusqu'à quel point le désert est un espace humain valorisé. La traversée du désert apparaît, plus d'une fois, comme un voyage hors du temps.<sup>30</sup>

Le désert représente différentes fractures que nous partageons ici en trois stades :

1. Avec la norme : on ne vit plus sur son propre territoire, avec ses proches, on ne fait plus le même métier. A ce premier stade correspond une forme de divorce avec l'Occident qui a pour corollaire une perte d'identité.

2. Avec le monde : la guerre est une fracture au niveau européen, entre les peuples, entre les nations.

3. Avec son propre corps : c'est-à-dire la folie et la mort. La description des hôpitaux de campagne, l'histoire du médecin fou, montrent des corps meurtris et martyrisés. Privés de dignité.

Enfin, le désert est un "fruit défendu" une "terre inconnue" dans le sens "odysséen" du terme et s'y aventurer comporte des risques. Si on le pénètre il peut contaminer<sup>31</sup>, comme le sexe d'une prostituée ; c'est un espace tragique qui, si on le traverse, donne la mort, la

---

nombreux jours où les Italiens n'étaient rien et les allemands n'avaient pas encore débarqué. Mais les Anglais ne l'ont pas fait, peut-être parce qu'ils étaient à la fois fatigués du long désert et étonnés de la facilité de leur guerre. Ainsi ils sont devenus hésitants plutôt à cause des commandants qui n'ont pas eu la force de décider sur ce qu'ils voyaient..." Ibidem, p. 104.

<sup>29</sup> "Seulement devant les soldats, après tant de mois de sable, il y avait quelque chose de miraculeux, et d'autant plus merveilleux car en contact avec le désert, c'est-à-dire la mer, qui rappelait avec les vagues d'infinies pensées italiennes." Ibidem, p. 137.

<sup>30</sup> L'ensablement de l'ambulance pour "entrer" dans le désert et non pas pour en sortir nous semble symptomatique: "La roue arrière de l'ambulance - comme la route n'était faite que de sable - dans un virage, en ralentissant, s'ensabla, elle tourna à vide, et comme elle ne pouvait pas s'accrocher, elle creusa un trou. (...) L'ambulance au retour ne s'ensabla pas." Ibidem, pp. 26 et 30.

<sup>31</sup> "Le trachome, la maladie du désert aveuglant, avait étalé un drap blanc sur les deux yeux." Ibidem, p. 85.

fièvre, la maladie. D'où la ségrégation dans les camps, la claustration des personnages à l'intérieur de "forteresses" isolées.<sup>32</sup> Inévitablement leur regard sur le vide suscite une révélation qui n'est pas vraiment la révélation de l'Autre, mais plutôt la révélation d'eux-mêmes, lue dans le miroir incertain du désert.

Les personnages de Tobino n'atteignent jamais le vrai désert, ce qui tend à démontrer leur incapacité à rencontrer, à séduire, à pénétrer l'Autre. Il y a peu de place pour l'élément indigène qui reste malgré tout une toile de fond indispensable.

Le Libyen est quasiment absent de l'univers tobiniien, à notre avis non par un refus de l'altérité, mais plutôt par un refus de l'intrusion italienne. La référence arabe est présente dans l'univers spatial de la description de manière superficielle et inconstante. Le Libyen, dans les rares passages où il apparaît, est un inconnu, un objet et sujet de suspicion et de crainte. La seule exception est Mahmud, le reste n'est qu'une masse informe, anonyme :

Seulement celui qui a été soumis à la tyrannie peut en un éclair comprendre et souffrir certains aspects et tout de suite après en avoir honte, quand il s'aperçoit qu'il a changé à l'improviste de rôle. En effet Marcello à cet instant là était l'étranger, celui qui domine, qui porte l'uniforme de son tyran. Mahmud parlait aussi contre lui.<sup>33</sup>

La tension, le silence chargé de non-dit, n'est pas entre Mahmud et Marcello mais entre deux identités collectives et il faut entendre la description de ce silence non seulement comme refus de la communication mais aussi comme soumission à un destin inéluctable. On veut que les événements suivent leur cours, c'est tout ce que l'armée italienne souhaite. Elle est là en Libye, stupéfaite, ahurie,

---

<sup>32</sup> "Ils se lancèrent à l'attaque, mais beaucoup furent tués, lorsque tous les forts de Tobruk commencèrent à combattre. Ces forts sont éparpillés dans le désert tout autour de Tobruk et construits de telle manière qu'on ne les voit pas et ainsi disposés ils sont protégés des attaques. Cette merveilleuse construction, si elle est défendue par des soldats qui veulent combattre, on ne peut pas la conquérir, et si on le peut c'est d'une manière très sanglante." *Ibidem*, p. 158.

<sup>33</sup> Tobino, *cit.*, p. 99.

incapable d'imposer un propre discours non seulement colonial, mais aussi discours tout court.

En conclusion, Tobino représente l'annihilation non seulement d'une colonisation mais, d'une manière spéculaire, aussi de son discours et de son espace. Il a ainsi opéré une perte de territoire à large spectre où il n'y a de place ni pour l'Autre ni pour l'Ailleurs.

## TABLE DES MATIERES

- 1- Jean-Marie Lassus (*Université de Nantes*):  
« De la conquête des Canaries à la découverte de l'Amérique : la présence andalouse dans l'Atlantique et l'officialisation de l'histoire »  
**pp. 1 - 13.**
- 2- Fernando Casanueva (*Université d'Angers*):  
« Jeronimo de Quiroga, militaire et chroniqueur. Vision d'une société coloniale seigneuriale: le Chili au XVIIe siècle. »  
**pp. 14 - 26.**
- 3- Daniel Baylon (*Université d'Angers*):  
« Puritanisme et colonialisme en Angleterre à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle. »  
**pp. 27 -37.**
- 4- Jeanne Devoize (*Université d'Angers*):  
« De Locke à Defoe: théorie et expérimentation fictionnelle de l'idée coloniale. »  
**pp. 38 - 50.**
- 5- Marcel Mouseler (*Université d'Angers*):  
« L'idée coloniale en Allemagne au XVIIe et au XVIIIe siècle. »  
**pp. 51 - 60.**
- 6- Michel Bajon (*Université de Nantes*):  
« L'exploration scientifique au service du pouvoir colonial: les observations de Francis de Castelnau en Amérique du sud. »  
**pp. 61 - 74.**
- 7- Laurent Lepaludier (*Université d'Angers*):  
« Le piège de l'héritage colonial dans *The Moonstone* (*La pierre de lune*) de Wilkie Collins. »  
**pp. 75 - 85.**



- 8 - Jacques Poisot (*Université de Dijon*):  
« Treitschke et le colonialisme. »  
**pp. 86 - 102.**
- 9 - Catherine Repussard (*Lycée du Port - La Réunion*):  
« La Revue *Kolonie und Heimat* de 1909 à 1914 :  
imaginaire mythique et idéologie coloniale. »  
**pp. 103 - 114.**
- 10 - Philippe Alexandre (*Université de Nancy II*):  
« La politique coloniale de l'Allemagne à l'époque de  
Guillaume II dans la revue libérale *Die Hilfe*, éditée par  
Friedrich Naumann (1894-1914). »  
**pp. 115 - 136.**
- 11 - Marie-Octavie Carreras (*Université d'Angers*):  
« La Blanche Asmara. »  
**pp. 137 - 147.**
- 12 - Rosalia Bivona (*Université de Pise*):  
« *Le Désert de Libye* de Mario Tobino : vers une  
colonisation annihilée. »  
**pp. 148 - 160.**
- 13 - Catherine Heymann (*Université d'Angers*):  
« Le Chemin de fer Madeira-Mamore (1871-1912) ou de  
l'évolution de l'esprit impérialiste anglo-américain. »  
**pp. 161 - 172.**
- 14 - Monique Curcuru (*Université de Grenoble III*):  
« L'impérialisme britannique dans la première moitié du  
XXe siècle. »  
**pp. 173 - 186.**

15 - Denis Boush (*Université de Paris XII*):  
« Impérialisme esthétique et couleur locale. L'architecture coloniale allemande cherche sa « place au soleil » (1884-1914). »

**pp. 187 - 203.**

16 - Ernst Dautel (*Université d'Angers*):  
« Traces et reflets du colonialisme dans l'expressionnisme allemand, notamment chez Gottfried Benn. »

**pp. 204 - 219.**

17 - Benaouda Lebdaï (*Université d'Angers*):  
« De la fiction à la théorie : la quête initiatique du Kényan Ngugi Wa Thiong'O. »

**pp. 220 - 231.**

18 - Dalila Morsly (*Université d'Angers*):  
« La Construction d'une idée coloniale : la France en Algérie. »

**pp. 232 - 242.**

19 - Brigitte Rollet (*Université de Portsmouth*):  
« Nostalgie/s coloniale/s dans Indochine de Régis Warnier. »

**pp. 243 - 254.**